

Mais nous prêtons notre concours, quand les Indiens nous le demandent. Je vous citerai un exemple de ce que nous faisons. Il y a sept ou huit ans, dans les îles de la Reine-Charlotte, nous avons tenté d'introduire la sculpture des emblèmes totémiques dans le programme scolaire. L'enseignement était donné non par les professeurs, mais par un membre de la tribu qui s'appliquait à la conservation de cette partie de leur héritage plutôt qu'à l'aspect commercial de l'affaire. Mais malheureusement ce plan dut être abandonné. Les Indiens ne voulaient pas de ce programme dans ce village des îles de la Reine-Charlotte.

M. MCQUILLAN: Cela ne devrait peut-être pas faire partie du programme scolaire, mais ne pensez-vous pas qu'il serait utile de persévérer dans cette voie? Cela me paraît propre à inspirer aux Indiens l'orgueil de ce qu'ils peuvent contribuer à la vie sociale de la communauté.

M. DAVEY: Voici ce que nous faisons à cet égard: nous distribuons dans les écoles des tracts qui expliquent aux élèves leur passé historique dont ils peuvent être fiers. En particulier, nous avons un ouvrage qui décrit les exploits et les contributions des Indiens dans le passé. Une partie de l'ouvrage porte sur leur histoire. Il se divise en deux parties.

M. MCQUILLAN: Il serait bon de persévérer dans cette direction, car les Indiens de la région ont réalisé les plus grands progrès. Ils ont l'occasion d'apporter à la vie sociale de la collectivité une contribution dont ils ont raison d'être fiers et dont la collectivité elle-même devrait leur être reconnaissante. En outre, ils se sentiront plus à l'aise dans la communauté dont ils font partie.

Pendant plusieurs années ce sentiment a été délaissé, à la suite de l'abandon des "pot latches". On ne permettait plus aux Indiens d'avoir leurs danses traditionnelles et d'autres expressions de leur propre vie culturelle. Mais les meilleurs éléments de celle-ci reviennent à la surface et ils peuvent apporter leur contribution. Nous devrions accorder plus d'attention à ce sujet, car il aidera grandement aux Indiens à sentir qu'ils jouent un rôle dans la vie sociale de la communauté et contribuent au bien-être général.

M. HARDIE: J'aimerais poser quelques questions au témoin.

Le PRÉSIDENT CONJOINT (M. Dorion): Je le regrette, monsieur Hardie, mais M. Montgomery a demandé la parole.

M. MONTGOMERY: M. McQuillan a formulé la réponse à une partie de ma question. D'autre part, les Indiens semblent avoir une tendance à commencer des études universitaires pour les abandonner ensuite. Est-ce exact? Les chiffres mentionnés à la page 24 de la revue des activités, indiquent qu'ils préfèrent les cours de pédagogie, ou d'autres cours qui ne durent pas plus d'une année. La première année, il y avait 15 étudiants; la deuxième année, 8; la troisième année, 1; la quatrième année, 2. Il semble que des étudiants qui ont commencé les cours, en 1949, un seul ait continué jusqu'à la fin et terminé la quatrième année. Ils sont portés à abandonner les études. Est-ce à cause de difficultés financières? Manquent-ils d'argent, ou bien le ministère ne paie-t-il leurs cours que s'ils désirent continuer?

M. DAVEY: Le ministère paie entièrement leurs études lorsque c'est nécessaire. Mais plusieurs éléments contradictoires entrent en jeu. En premier lieu, il y a dix ans, il n'y avait que 600 élèves environ aux écoles secondaires.

M. MONTGOMERY: C'est juste.

M. DAVEY: Aujourd'hui, il y en a environ 2,000 et, comme on peut s'y attendre, ce nouveau groupe ne fait qu'approcher le niveau universitaire. Je ne saurais vous dire quel pour-cent des élèves des universités abandonnent les cours, mais il y a déperdition au stade universitaire, tout comme au stade des écoles secondaires.